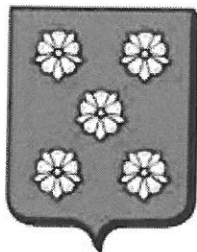


Gros plan sur belleau...



"De gueules à cinq roses d'argent boutonnées de gueules en sautoir"

Ce sont les armes de l'ancienne famille de Morey, aujourd'hui annexe de Belleau. Les cinq roses symbolisent les cinq villages rassemblés sous le nom de Belleau, à savoir: Belleau, Lixières, Manoncourt sur Seille, Morey et Serrières.

Quelques chiffres du Grand-Belleau :

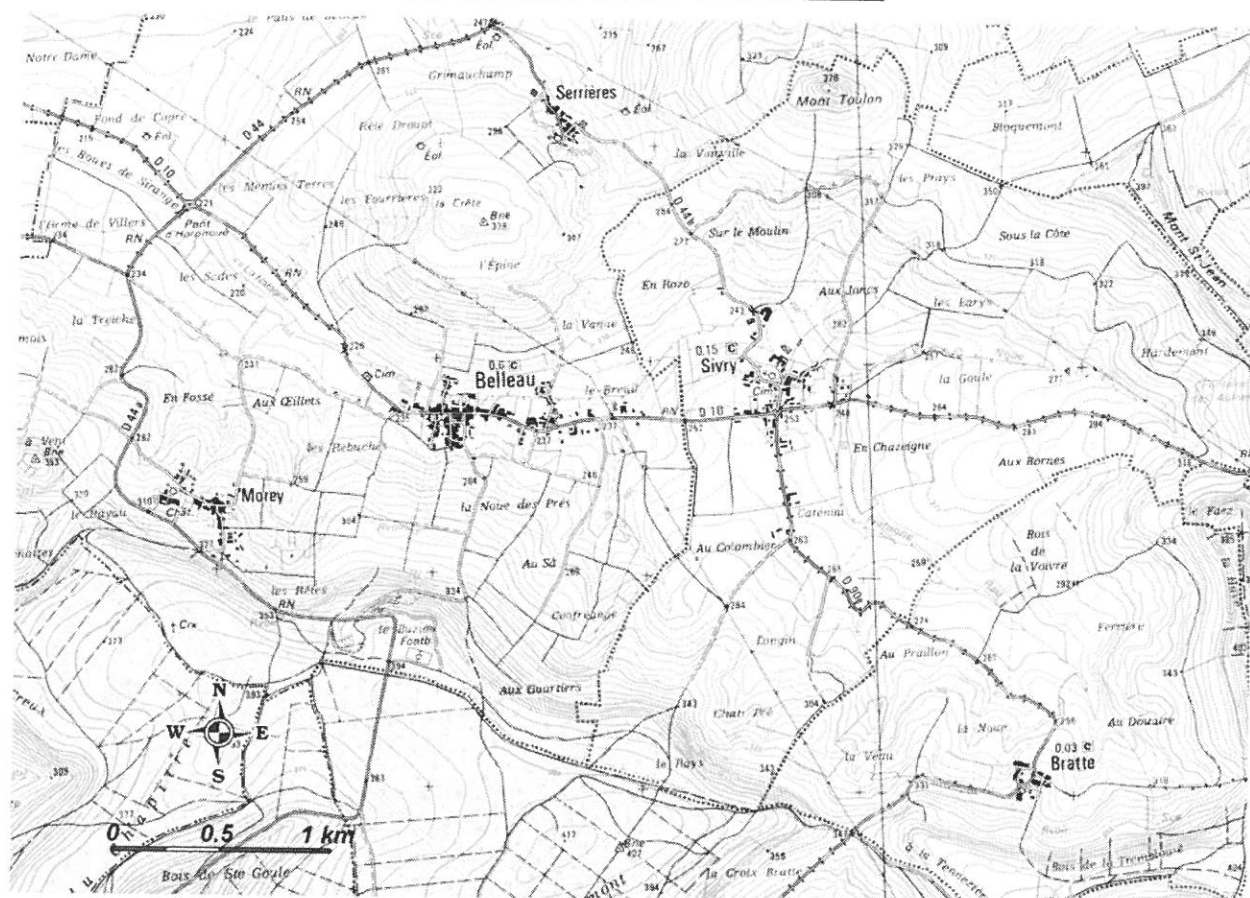
Code INSEE : **54059**

Code postal : **54610**

Population : **851 habitants** (Estimation 2008)

Superficie : **21 km²**

Localisation du village de Belleau:



Belleau, village calé entre la côte de Serrières et celle de Morey, s'étire le long de la Natagne.

Un peu d'histoire de Belleau

BELLEAU à la Révolution...

Diocèse de Metz, Archidiaconé de Vic, Archiprêtré de Pont-à-mousson, annexe de Morey.

Seigneur : Charles-Henri, Marquis de Duhautoy (1789).

Saint patron : le seigneur du lieu.

50 feux en 1789, 211 habitants en 1790.

Députés : François Mangeot et François Valette

Description (1836):

Village situé au bord de la Natagne et au fond d'une vallée appelée Val Sainte Marie, à 9 Km de Nomeny et à 19 Km de Nancy.

Population (1830):

298 habitants, 30 électeurs communaux, 10 membres au conseil municipal, 66 feux et 60 habitations.

Cultures et industries:

270 hectares dont 174 en terres arables, 56 en prés et 21 en vignes, "dont on parle peu".

BELLEAU pendant la guerre de 1939-1945...

D'après « 1944 la liberté retrouvée », documents et propos recueillis par les élèves du collège Val de Seille de Nomeny en 1995.

Récit de la période 1939-1945, par Marie-Louise Pambout (16 ans à l'époque) à Julien Xolin, Alexandre Vautrin, Amélie Chéry, Emilie Provost, Delphine Thomas et Sandrine Zambon.

« Avant la deuxième guerre mondiale, Belleau, petit village de la Seille, 200 habitants à peine, vivait surtout de polyculture. Une grosse ferme, de nombreux cultivateurs, plusieurs d'entre eux étant même à la fois ouvriers d'usines et paysans.

A la déclaration de la guerre, en 1939, au moins une vingtaine de jeunes hommes furent mobilisés et les meilleurs chevaux du village ont été requis par l'armée.

Les travaux des champs subirent un sérieux retard. A cette époque, il n'y a pas de tracteur. Mais un grand élan de solidarité se fit parmi la population restante : les uns trop jeunes, les autres trop âgés pour être mobilisés, sans compter les jeunes, filles ou garçons : tous et toutes allaient travailler aux champs : arrachage des pommes de terre, des betteraves, vendanges et même les semailles pour la moisson future.

Mon frère, Julien n'avait que 14 ans mais déjà effectuait un travail d'homme. Nous avions du cœur à l'ouvrage car nous pensions que cette drôle de guerre serait de courte durée.

L'hiver 39-40 fut long et rude, beaucoup de neige, ce qui compliquait encore le travail, surtout nous n'avions que peu de nouvelles. Il n'y avait pas encore de téléviseur et très peu de foyers possédaient laTSF (radio de l'époque) ; les hommes mobilisés n'avaient pas le droit de dire où ils étaient cantonnés ; leur adresse était un numéro appelé « secteur postal » et les lettres étaient censurées s'ils étaient trop bavards.

Dans notre région en 1940, il n'y eut pas d'affrontement direct, pas de bataille, les troupes françaises se sont repliées très vite et n'ont fait que passer.

Notre village n'a pas eu à souffrir de l'invasion, mais il n'en fut pas de même pour la population car nombreux, parmi les mobilisés, furent fait prisonniers et déportés en Allemagne ; d'autres s'étaient repliés dans le midi de la France et ne pouvaient plus rentrer, même pas donner de leurs nouvelles à leurs familles : la France ayant été coupée en deux par une ligne de démarcation qui séparait la France libre de la France occupée.

Nous étions, nous, en zone occupée, de ce fait nous subissions les réquisitions de tout ce qui se mange : œufs, volaille, cochons, bovins, lapins, blé, pommes-de-terre et cela tant que dura l'occupation.

Nous avions des cartes avec tickets pour l'alimentation, pain, sucre, huile, café. Le pain était limité à 300 g/jour, le sucre à 500 g/mois. Mais souvent nous avions les tickets mais il n'y avait plus de marchandises dans les magasins.

Dans nos petits villages, nous n'avons pas vraiment souffert de la faim, mais il ne fallait pas être difficile, nous avions une nourriture frugale, avec chaque jour le même menu : soupe et légumes, midi et soir ; fromage blanc ou confiture pour goûter et le matin, lait aromatisé avec une décoction d'orge que nous faisions griller dans une vieille poêle. De même pour obtenir un peu de farine, nous concassions du blé (ce qui était interdit) et nous tamisais avec de vieux bas – il fallait être ingénieux.

Nous avions également une carte avec des points textiles, mais pour s'approvisionner, il fallait se rendre à Nancy ou à Pont-à-Mousson...Pas de moyens de locomotion ou si peu, et pas grand choix dans les magasins où c'était hors de prix. Nous faisions durer nos vêtements tant qu'ils voulaient bien de nous, et lorsqu'ils devenaient trop petits ou donnaient des signes évidents d'usure, il fallait déployer des trésors d'imagination pour transformer ou masquer la vétusté.

Le plus difficile : se chauffer devenait un véritable problème ; les chaussures s'achetaient non pas à prix d'or mais se troquaient contre des victuailles : poulets, beurre, lard...Pour la maison, nous confectionnions des pantoufles dans de vieilles couvertures pour l'hiver et pour l'été nous achetions des semelles de bois et garnissions le dessus à l'aide de coton ou parfois de ficelle tricotée ou crochétée ; ce n'était pas toujours évident.

A chaque jour suffit sa peine dit-on, mais les jours se succédaient et la situation n'évoluait guère sinon en empirant.

Les réquisitions devenaient de plus en plus serrées. L'occupant était de plus en plus exigeant et même méchant où il y avait « résistance ».

Les jeunes qui le pouvaient se cachaient dans les fermes pour échapper au Service de Travail Obligatoire en Allemagne, le fameux STO ; mais s'ils étaient dénoncés, il y avait des représailles pour eux-mêmes et pour ceux qui les hébergeaient. La main-d'œuvre ne manquait plus dans nos villages, mais si elle était en nombre, elle n'était pas toujours en qualité.

Et puis un jour, on apprit : « ça y est, les alliés ont débarqué en Normandie, nous serons bientôt libérés. » Nous ne nous doutions guère du cauchemar que nous allions devoir vivre.

Si, lors de la débâcle de 1940, les Allemands ont traversé notre région à toute allure, en 1944, ils n'ont reculé que pied à pied et cette fois avec beaucoup de casse et de nombreuses victimes : souffrances physiques, souffrances morales, personne n'a été épargné.

Jusque début septembre, le village n'avait subi aucun bombardement, mais la population avait beaucoup augmenté, les habitants de Bezaumont, Millery, Autreville...chassés de chez eux par les Allemands rendus furieux par l'avance des Alliés et l'aide que beaucoup de jeunes apportaient à ces derniers (renseignements...). Tous ces pauvres gens étaient venus se réfugier à Belleau.

Le canon que l'on entendait gronder au loin se rapprochait...

Le 15 septembre, des tanks allemands s'étaient dissimulés dans les granges et aux abords du village : ils furent repérés par le « mouchard » chasseur de reconnaissance allié.

En fin d'après-midi, le village était mitraillé à balles incendiaires, et très vite transformé en un gigantesque brasier, les habitants terrorisés ne purent sauver grand chose. Le lendemain, une odeur âcre et suffocante de chiffon et de chair brûlée flottait dans l'air...tous ces petits animaux retenus prisonniers : lapins, poules, moutons...Pauvres bêtes, mais surtout pauvres gens, le calvaire ne faisait que commencer – si les Allemands avaient abandonné le village pour se retrancher dans les bois et sur les hauteurs (Mont Toulon, Mont Saint-Jean au-dessus de Sivry), les Américains eux avaient stoppé leur avance, si bien que nous nous retrouvions entre deux feux. Cela dura au moins trois semaines, bombardés de jour mais surtout de nuit. Ces nuits de cauchemar que nous passions dans les caves, abrutis par le bruit des obus qui passaient en sifflant au-dessus de nous ou qu'une erreur de tir faisait éclater sur le village...

Entre-temps les Allemands avaient obligé les réfugiés des autres villages à se replier avec eux pour qu'ils leur servent de bouclier dans leur retraite – ceux qui ont pu se cacher sont rentrés chez eux, du moins ce qu'il en restait, beaucoup de ruines hélas !.

Un matin qui nous paraissait plus calme, nous étions remontés de la cave, maman et moi pour essayer de préparer le déjeuner : horreur ! Un obus tombé la nuit sur l'écurie contiguë avait démoli une partie de la façade, tué les chevaux et le bœuf de trait ; trop assourdis, nous n'avions pas réalisé.

Les Américains avaient établi leur état-major au château de Morey. Plusieurs jeunes du village ainsi qu'un jeune luxembourgeois déserteur sont montés prévenir qu'ils pouvaient avancer. Les officiers qui les ont reçus leur ont dit qu'ils devaient attendre l'intendance, leur avance ayant été si rapide jusque-là, leur ravitaillement n'avait pas suivi. Pour eux la France était libérée, une fois la Moselle franchie, ils se trouvaient en Allemagne.

Le 5 octobre au matin, je crois avoir eu « la peur de ma vie », je lavais la vaisselle devant la fenêtre depuis longtemps privée de vitres, lorsque deux soldats vêtus de combinaisons de toile kaki, les yeux luisants de peur dans leurs visages noircis au cirage, ont bondi de la ruelle voisine, le doigt sur la gâchette du fusil. Que m'ont-ils demandé ? Ai-je crié ? Je ne sais plus, mon frère est arrivé avec d'autres jeunes, ils ont essayé de communiquer avec ces Américains qui faisaient partie d'un groupe de reconnaissance et voulaient voir le responsable du village, donc le maire.

Le lendemain 6 octobre, nous avons l'ordre de nous replier vers l'arrière et nous sommes partis avec un petit « baluchon » à pied dans la boue et le brouillard, mal chaussés, mal vêtus, grelottant autant de peur que de froid.

Nous sommes restés environ 8 à 10 jours à Autreville. Mes parents avaient hâte de rentrer, nous nous demandions ce que nous allions retrouver. Effectivement, à notre retour, ce n'était pas très réconfortant, il pleuvait autant dans la maison que dehors, la façade éventrée, plus une vitre aux fenêtres et cela à l'entrée de l'hiver, la cave ainsi que les armoires avaient été pillées...Mais enfin, nous étions tous ensemble et nous avions la vie sauve, tout le monde hélas, ne pouvait en dire autant.

Les prisonniers ne sont rentrés que plus tard ; au fur et à mesure que leurs camps étaient libérés. Nous nous éclairions avec des moyens de fortune : pétrole, carbure...Les lignes électriques n'ont été rétablies que bien plus tard. De même pour l'alimentation, les cartes et les tickets de rationnement existaient encore en 1949.

Récit d'Emile Brian (fils du maire de l'époque)

La logistique allemande était présente à Belleau depuis le 15 août 1944 et s'est installée dans la première ferme à l'entrée ouest du village.

Le 3 septembre résonnaient les premiers obus tirés depuis Dieulouard et atterrissaient à l'orée du bois, avant le village. Les hommes valides du village creusaient, sous la surveillance des Allemands, des trous pour placer des canons et protéger les fantassins.

Les Allemands, bien que mal nourris, ne volaient pas.

Le 11 septembre, les sacs des soldats allemands étaient prêts dans une grange et le 13 au soir, ils avaient quitté Belleau. Ils étaient partis pour Leyr, où se situait leur infirmerie.

Jusque là, Belleau n'avait pas eu à souffrir de la guerre, à part la peur et les réquisitions ponctuelles (mon Père était souvent sollicité en tant que maire et donnait ce qu'il pouvait avant de faire appel à la population).

Les Allemands partis, nous espérions tous la fin de la guerre proche et l'arrivée des alliés, mais pour notre village, ce fut le début du cauchemar. Le 15 septembre, à midi, trois obus s'abattent sur le village, dont un sur le faîte de l'église ; en fin d'après-midi, des avions américains – des Thunderbolt - mitraillent à balles incendiaires. Belleau est un immense brasier, les habitants ne purent rien sauver, ou si peu.

Nous avons vécu une douzaine de jours, peut-être plus dans les caves, sans trop de nourriture.

A Villers-en-Haye, les Américains furent accueillis avec des fleurs et des applaudissements, pas dans notre région. Le 15 septembre, les Allemands furent de retour à Belleau, repoussés sur plusieurs fronts par les Alliés. Les collines encerclant Belleau sont les dernières côtes avant le département de la Moselle considéré comme allemand, d'où la rudesse des combats. De grosse batailles eurent lieu ; dans les vignes toutes proches, au nord de Belleau, les combats s'engagèrent à la baïonnette et firent de nombreux morts.

Interview de Georgette Didelon

« Quel âge aviez-vous pendant la deuxième guerre mondiale ? »
« J'avais 20 ans en 1940 »

« A quelle date sont arrivés les Allemands ? »
« Le 28 juin 1940 »

« Où logeaient les officiers et les soldats ? »
« Un officier a logé chez mes parents et les soldats dans les granges, mais seulement une nuit »

« Quelles étaient les difficultés de vie lors de la libération ? »
« Je ne sais pas car j'ai été blessée au mollet le 15 septembre par une balle incendiaire tirée d'avion »

« Quel était le comportement des Allemands avec vous ? »
« Lors de ma blessure, les Allemands se sont occupés de moi, j'ai été soignée à vif car ils n'avaient pas beaucoup d'équipement. Lorsque les Américains ont bombardé Belleau, on m'a transporté à Leyr. Ensuite, on m'a dit que j'avais été soignée par un bon chirurgien allemand et qu'il avait fait du bon travail »

« Belleau a-t-il été bombardé ? »
« Belleau a surtout été mitraillé »

« Que faisait-on des blessés ? »
« Les blessés étaient emmenés au bout du village dans une maison qui servait d'infirmerie. Je crois qu'ici, il y a eu 5 blessés et un fusillé, mais je n'en suis pas sûre »

« Savez-vous si quelqu'un faisait de la résistance ? »
« Si quelqu'un faisait de la résistance, il ne le disait pas de peur d'être dénoncé »

« Manquiez-vous de nourriture ? »
« Non, car pour la nourriture comme pour les vêtements, nous avions des tickets, mais comme j'étais blessée, je ne manquais de rien »

« Comment avez-vous appris la libération de Belleau et qu'avez-vous ressenti ? »
« J'ai appris la libération de Belleau par les journaux. J'étais plutôt contente car j'allais retrouver ma famille. C'est ainsi également que j'ai appris la libération de Nancy. Le lendemain, les Américains sont venus nous chercher à l'hôpital et nous ont emmenés à travers champs sur le capot de leur Jeep ; avant ils nous avaient donné des cachets, sûrement une drogue car je ne ressentais aucune douleur. Nous avons été dans les environs de Lunéville et quelques jours après, j'ai à nouveau été transportée, cette fois à Nancy »

« Avez-vous une petite histoire à nous raconter ? »
« Une petite histoire !(...) Quand j'étais à Nancy, on m'a donné le journal du jour et j'ai vu mon nom sur le journal, alors j'ai pensé : hé bien au moins on pense à nous, on ne nous a pas oubliés ! ».

Victimes du 15 septembre 1944

Le 15 septembre, Georgette Didelon et son Père Albert Pierron ont été blessés par balles incendiaires.

Un homme de Bezaumont a été tué dans les rues de Belleau.

Le lendemain, Marie Vautrin (arrière-grand-mère d'Alexandre) est morte d'une crise cardiaque en constatant les dégâts de sa maison.

Ma tante, Marie Conrat fut tuée par un obus (au presbytère) ; le même obus blessa gravement trois personnes : sa fille Laurence, Isabelle Vautrin et la tante de l'abbé Raspiller.

Lucien Vautrin fut tué par des engins de guerre restés dans les champs.

BELLEAU et sa fameuse course de côte...

Les années 60...le départ au centre du village...



Les années 70...un virage délicat de la rue des Ailleux...



Les années 80...l'épingle du Buzion...

A la une de la presse locale...

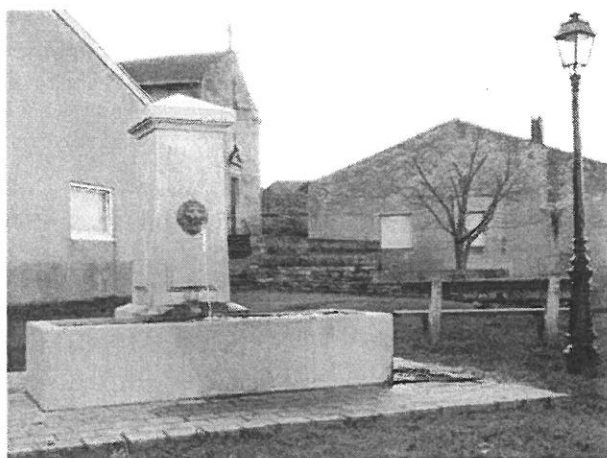


BELLEAU en poème...

ALLO ! BELLEAU ! A L'EAU, HOLA...

*A la claire fontaine
Depuis longtemps ne vais...
Depuis que le progrès, quelle veine !
A fait venir l'eau sur mon évier.
Plus de corvées, quelle aubaine !
Plus de mains gelées.*

*Petit village niché au creux de la colline,
C'est de cette eau que tu détiens le nom.
De tout temps serpentant dans les vignes,
Elle t'arrivait, sans te faire faux bond.*



*Bonne, claire et naturelle
De tous elle est, et a été appréciée.
Elle a fait ton renom de Nancy jusqu'à Metz,
Quand les voyageurs faisaient le détour,
Pour qu'à tes fontaines, ils puissent s'abreuver.*

*Mais voici qu'au fil des années,
Jour après jour,
Son débit se tarit
Qui l'aurait dit ?*

*Nos ancêtres n'en croiraient pas leurs oreilles,
Si, sur cette terre, ils revenaient.
Comment ? Qu'avez-vous fait ?
Vous avez coupé vos treilles.
Ne vous étonnez pas !...*

*Pourtant les romains t'ont appelé « Bella Aqua »
Cette eau, elle doit te servir.
Mais tu ne dois pas la gaspiller.
Elle sera remplacée
Par une autre... De quelle qualité ?
Et ce jour-là
Ce sera un peu ton âme que tu perdras,
Belleau !...*

Renée DELESTRE (1989)

BELLEAU, à l'eau, vite, vite...

*Non, mon âme, je ne l'ai pas perdue.
Cela, grâce à l'ingéniosité de nos élus.
Bien-sûr, les problèmes de l'alimentation ont existé,
Pour la distribution, il a fallu innover.
Oui, j'ai dû accepter un mariage contre mon gré,
Et à Vigipirate m'adapter.
Mais, mais !...
L'âme de Belleau veillait.*

*Tapie au creux de la colline, j'ai ressurgi.
Pour cela, j'ai reçu un bel habit.
Admirez-le sur la place de l'église,
D'où vous verrez s'échapper un filet d'eau qui se rit de la brise,
Ecoutez mon gentil gazouillis,
Bientôt, vous viendrez me fêter, c'est promis !*

Renée DELESTRE (2006)

BELLEAU en photographie...



Vue nocturne de l'église



Vue du village depuis les hauteurs

Ces clichés de Belleau sont celles des lauréats du concours photo organisé sur le site internet communal. Bravo aux photographes amateurs !